

contre ses ouvrages menaçait jusqu'à sa personne, le Dominiquin se réfugia à Rome, d'où il ne revint qu'au bout d'un an, sur l'ordre exprès du vice-roi, qui pour assurer son retour, avait fait arrêter sa femme et sa fille et refusait de leur rendre la liberté. Celui-ci cependant commençait à prêter l'oreille aux dénonciations formulées par Ribera et Corenzio, aux insinuations et aux plaintes hypocrites de Lanfranc. Il hésitait encore à se prononcer, lorsque la mort du Dominiquin vint tout simplifier et tout résoudre : mort sinistre et mal expliquée, qu'on peut attribuer, il est vrai, aux chagrins qui depuis si longtemps minaient les forces du malheureux maître, mais qui fut hâtée peut-être par des moyens auxquels Corenzio, dit-on, n'était pas incapable de recourir. Quoiqu'il en soit de ce soupçon, les précautions prises par le Dominiquin dans les derniers temps de sa vie prouvent du moins qu'il croyait, alors comme à l'époque où il s'était enfui de Naples, à la possibilité d'un attentat direct. Il préparait ses aliments lui-même, et s'il fut en effet empoisonné, ce dut être, suivant des témoignages contemporains, dans l'eau dont il avait coutume de boire quelques gorgées chaque matin avant de s'en servir pour se laver.

Le Dominiquin mourut en 1641, à peine âgé de soixante ans.

Bel ange inspirateur de tout génie humain,
Noble fille des cieux, divine solitude,
Toi qui vis saintement et le front dans la main,
Loin des pas du vulgaire et de la multitude!

O nourrice de l'art ! ô mère de l'étude !
Tu reçus dans tes bras le grand Dominiquin ;
Et sur ce noble cœur rongé d'inquiétude
Tu versas à longs flots ton calme souverain.

Hélas ! pour lui le ciel fut longtemps sans lumière,
Beuf sublime, à pas lourds il creusa son ornière
Aux cris des envieux hurlant à son côté :

Mais à son lit de mort, comme le vieux saint Jérôme,
La gloire ouvrit pour lui le céleste royaume
Et lui donna le pain de l'immortalité. (1)

Avec le poète nous saluons aujourd'hui dans le Dominiquin un artiste bien supérieur aux envieux qui lui rendirent la vie si misérable. Caractère doux, modeste et craintif, sa bonté et sa

(1) Auguste Barbier: Il Pianto.